



www.comptoirlitteraire.com

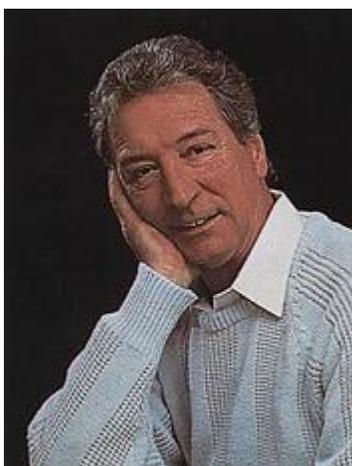
André Durand présente

Jean-Baptiste Rossi
dit

Sébastien JAPRISOT

(France)

(1931-2003)



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres
qui sont résumées et commentées
(surtout *"La dame dans l'auto avec des lunettes et un fusil"*,
"L'été meurtrier", *"La passion des femmes"*
et *"Un long dimanche de fiançailles"*).**

Bonne lecture !

Fils de Napolitains, il est né à Marseille le 4 juillet 1931, dans le quartier italien de "La belle de mai" où ses grands-parents tenaient un bar. Il y racontait déjà des histoires à ses petits copains fascinés («*J'ai compris que j'avais un don que je devais exploiter*»).

Alors qu'il avait six ans, son père déserta le foyer familial, et sa mère allait pendant des années disposer des sous-vêtements masculins sur sa corde à linge pour tenter de dissimuler cette défection. Jean-Baptiste fit ses études d'abord chez les jésuites, qui lui apprirent à bien écrire et lui enseignèrent les classiques, jusqu'à ce qu'il ait été renvoyé. Il suivit sa classe de philosophie au lycée Thiers, où, pendant les cours de physique et de chimie, il entreprit, pour tromper l'ennui, à dix-sept ans, de noircir en catimini des pages et des pages de son premier roman. Son baccalauréat obtenu, il «*monta*» à Paris (il confia : «*Je pouvais très bien faire mes études de lettres à Aix, mais je voulais quitter la famille et surtout faire publier mon premier livre*»). Il s'inscrivit à la Sorbonne. Pour son livre, une amie lui recommanda un bureau de dactylographie où il pourrait faire taper la première partie. C'était en fait un service destiné aux avocats et aux médecins sans secrétaire. Mais Germaine Huart, une dactylo qui se rendit compte de son désarroi, lui proposa de taper son manuscrit en dehors des heures de travail. Il eut le coup de foudre pour cette jeune fille petite, timide et mignonne, qui allait devenir sa femme. Tout en vivant avec elle, il écrivit la deuxième partie de son roman qu'il chercha à publier. Il ne connaissait pas le monde de l'édition, et par hasard, tenta sa chance auprès de Robert Laffont auquel il tint à remettre en mains propres l'exemplaire unique de son manuscrit. L'éditeur, Marseillais comme lui, accepta aussitôt de le publier, malgré les avis défavorables de son comité de lecture (à l'exception de Robert Kanters), et les menaces des jésuites. Ainsi parut sous le vrai nom de cet auteur âgé de dix-neuf ans :

"Les mal partis"

(1950)

Roman

À Marseille, sous l'Occupation, Denis Leterrand, qui a quatorze ans, est, dans un collège de jésuites, un élève turbulent. À l'hôpital, où les collégiens rendent visite aux malades, il croise une jeune religieuse de vingt-six ans, soeur Clotilde. Dès lors, il ne vit plus que pour la revoir. Soeur Clotilde, elle, ne sait plus quel nom donner à cette relation qui s'enflamme. Ils deviennent amants, vivent un amour sans faille, mais un amour interdit auquel s'opposent les familles, la religion, la société. Ils fuient vers la paix et la solitude, et, malgré la guerre, les bombardements, les Allemands, vivent leur amour coupés du monde, jusqu'à ce que celui-ci les rattrape.

Commentaire

Cette histoire autobiographique d'un amour sain, vrai, mais impossible, torturé par l'adolescence et la situation de la jeune femme, qu'on put comparer au "*Diable au corps*" de Radiguet, est écrite avec tact et douceur. L'auteur ne tombe jamais dans la facilité, ne lance pas de protestations contre la religion ou la société. Certes, ses personnages souffrent, mais ne se révoltent pas, même si leur passion est condamnée. Le livre est touchant, bouleversant, superbe.

Cependant, même s'il fut salué par Roger Nimier qui déclara : «*Jean-Baptiste Rossi est très jeune, mais il ne semble pas pressé de le démontrer*», il ne lui valut qu'un succès d'estime. Il reste qu'il fut aussitôt traduit à l'étranger, et qu'il connut un succès foudroyant aux États-Unis où l'auteur décrocha un contrat mirifique (trente-cinq mille dollars !) avec les "Pocket books", huit cent mille exemplaires de "*The false start*" étant vendus en trois semaines.

En 1966, après le succès de "*Compartiment tueurs*" et de "*Piège pour Cendrillon*", le roman fut réédité, et reçut alors le prix de l'Unanimité décerné par un jury très prestigieux réunissant Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir, Arthur Adamov, Robert Merle, Louis Aragon, Elsa Triolet, Jean-Louis Bory.

En 1975, le roman fut adapté à l'écran par Sébastien Japrisot lui-même, qui fit tourner France Dognac et Olivier Jallageas.

Jean-Baptiste Rossi écrivit pour le numéro d'octobre 1950 de "Réalités" :

"Visages de l'amour et de la haine"

Nouvelle

Après avoir eu une enfance menacée par la maladie et soumise à une mère omniprésente et possessive, à vingt-neuf ans, Paul Folley se rebelle. Pour échapper à l'étouffement, il choisit de séduire et d'épouser la première fille rencontrée. Elle est terne, coincée, rien ne les rapproche que la solitude. Et pourtant ces deux êtres entrent sans le savoir dans une histoire impitoyable, marquée par tous les déchirements de l'amour fou.

Commentaire

On écrivit : «Tant de sûreté dans la violence, tant de maîtrise dans la peinture des passions, n'ont pas fini d'étonner.»

Pour gagner sa vie, alors que ses connaissances en langue anglaise n'allaient pas plus loin que celles acquises à l'école, Jean-Baptiste Rossi, qui s'était introduit dans le milieu littéraire, se mit, en 1951, à traduire librement plusieurs romans westerns de Clarence E. Mulford (l'auteur de la série "*Hopalong Cassidy*"), un de Tom J. Hopkins ("*Trails by night*", devenu "*Pistes dans la nuit*"), un de James Beardsley Hendryx ("*Murder in the outlands*", devenu "*La poursuite blanche*"), sous le pseudonyme de Robert Huart, pour la nouvelle collection "Arizona" de Robert Laffont.

En 1953, il traduisit "*The catcher in the rye*" ("*L'attrape-coeur*") de J.D. Salinger, alors qu'il était à peine plus âgé que le héros fugueur, mais ayant su, en écrivain inspiré par un autre plutôt qu'en angliciste pointilleux, y mettre des néologismes et de la gouaille. Pourtant, "*L'attrape-cœurs*" ne rencontra pas la faveur immédiate du public (cent exemplaires vendus).

En 1956, il traduisit "*The trouble with Harry*" ("*Mais... qui a tué Harry?*"), le roman de Jack Trevor Story dont Alfred Hitchcock avait tiré son film.

La traduction ne payant guère, il vécut ces années-là sur les trente-cinq mille dollars que lui avait rapportés la traduction de son premier roman aux États-Unis. Mais il lui fallut trouver d'autres revenus, et il commença une carrière de concepteur publicitaire en écrivant une monographie pour la compagnie Frigidaire. Devenu chef de publicité pour l'agence parisienne Synergie, il fut notamment responsable de campagnes pour Air France (vantant les beautés de pays où il n'avait jamais mis les pieds), Rubafix, les vins Postillon, les parfums Houbigant. Sa vie redevint confortable, mais il se lassa : «*Je venais de plus en plus tard au bureau et j'étais tellement pressé d'en sortir que le trajet même a fini par me sembler absurde.*»

En 1960, il fit la connaissance du producteur Pierre Braunberger, l'homme des films de la Pléiade, le véritable initiateur de la Nouvelle Vague, qui lança Truffaut, Godard, Resnais, Lelouch. Il souhaitait produire une adaptation des "*Mal partis*". Le film ne se fit pas, mais, Braunberger, trouvant à son auteur des dons de metteur en scène, lui demanda d'adapter une nouvelle de Maupassant, ce à quoi Rossi répondit préférer inventer des histoires lui-même. C'est ainsi qu'il demanda un congé de six mois à son agence publicitaire, et réalisa deux courts métrages :

“La machine à parler d’amour”
(1961)

Film de vingt-cinq minutes

Une jeune fille qui travaille le jour, et un jeune homme qui travaille la nuit partagent la même chambre à Paris. Ils font connaissance par l'intermédiaire d'un magnétophone sur lequel il lui fait des déclarations enflammées auxquelles elle croit, avant de connaître une déconvenue.

Commentaire

Dans ce court-métrage, qui n'a pourtant rien de policier, l'actrice tient une mitraillette-jouet. Japrisot confia : *« Cette mitraillette intriguait ma fille. Moi, je ne savais pas pourquoi j'avais mis ça, et tout à coup, ça m'est apparu de manière très nette : il faut qu'une héroïne ait un fusil. »*

Cette comédie dramatique fut tournée avec Nicole Berger, Madeleine Bernard et Pierre-Dominique Gaisseau.

“L'idée fixe”
(1961)

Film

Une sourde-muette voit un tueur à l'action.

Commentaire

Le film fut tourné avec Gisèle Hauchecorne et René Kieffer.

Pouvant enfin donner libre cours à son imagination, Rossi quitta définitivement la publicité, ne lâcha plus le cinéma, et travailla comme scénariste pour différents metteurs en scène, notamment Jean Renoir et Marcel Ophüls.

En 1961, il traduisit les nouvelles de Salinger, qui, alors, plut aux Français qui, belle revanche pour Rossi, découvrirent *“L'attrape-cœurs”*. Mais les traductions et le cinéma ne nourrissaient pas son homme, et, comme le fisc lui réclamait un arriéré impressionnant (cinq cent mille francs d'impôts sur ses gains de publicitaires épuisés depuis longtemps), son ami et voisin Robert Kanters, à qui il devait en partie la publication des *“Mal partis”* et qui dirigeait la collection policière "Crime Club" chez Denoël, lui proposa d'écrire un roman policier. Rossi n'y connaissait rien, mais cela ne l'empêcha pas, la semaine suivante, de porter à son éditeur un manuscrit pour lequel il toucha deux cent cinquante mille francs d'à-valoir, se découvrant un véritable don de lier les fils d'une intrigue complexe.

C'était :

“Compartiment tueurs”
(1962)

Roman

Une jeune femme est trouvée morte étranglée dans un compartiment d'un train de nuit. La police est rapidement sur les lieux, mais l'enquête ne semble pas aisée car il faut démêler le vrai du faux dans les témoignages discordants des occupants des six couchettes du compartiment : vraie confession, petit mensonge sans intérêt ou mensonge éhonté. Or l'assassin les élimine un à un.

Commentaire

Avec habileté sont exposés les différents points de vue qu'ont, sur une même nuit, six personnes différentes. Chacun de ces témoignages devient un vrai roman car chacun interprète à sa façon les mêmes faits. Le lecteur finit par se demander s'il s'y trouve quelque chose de valable. Et l'idée de faire disparaître ceux qui doivent témoigner, ou de le faire une fois une première déposition effectuée, permet d'ajouter au roman un compte à rebours qui prend au piège le lecteur qui, parce qu'il sent que l'irréversible va être commis une nouvelle fois, se prend à réfléchir toujours de plus en plus vite, à essayer n'importe quelle thèse pour déterminer la vérité.

Le roman rencontra d'emblée la faveur de la critique et du public.

Après l'avoir lu par hasard, Costa-Gavras l'adapta pour le cinéma en 1966 avec comme interprètes Yves Montand, Simone Signoret, Jean-Louis Trintignant, Pierre Mondy, Michel Piccoli, et fit ainsi de fracassants débuts.

Une semaine plus tard, Jean-Baptiste Rossi revint chez Denoël avec un autre roman, pour toucher la même somme. On le paya, mais en le priant d'espacer dorénavant ses visites. Au moment de signer le contrat, il choisit le pseudonyme de Sébastien Japrisot, parfait anagramme de son nom et de son prénom (il expliqua : «*Craignant de me fourvoyer dans l'erreur et d'échouer dans le domaine policier, je n'avais pas voulu signer Jean-Baptiste Rossi.*» [“Le provençal”, du 6 novembre 1977]). Il n'imaginait pas qu'il allait devenir prisonnier de ce nom.

C'est ainsi que fut publié :

“Piège pour Cendrillon” (1963)

Roman de 200 pages

Une jeune femme de vingt ans, Michèle Isola, a échappé par miracle à l'incendie de sa maison sur la Côte d'Azur, où son amie, Do, a trouvé la mort. Mais elle a dû subir des opérations de chirurgie plastique, et se réveille amnésique. Elle n'a des souvenirs que de sa plus tendre enfance. Sa parente la plus proche, sa tante, l'aide à se reconstruire une personnalité. Mais Michèle se rend compte qu'elle est le jouet d'une machination, que la personnalité qu'on veut lui faire endosser n'est pas la sienne, mais celle d'une cousine qui lui ressemble beaucoup. Elle se livre alors à une véritable enquête policière, pour trouver la raison du drame qui lui a coûté sa mémoire. Mais comment mener une enquête sur ses souvenirs lorsqu'on ne sait pas qui l'on est? Les découvertes qu'elle fait l'étonnent de plus en plus, jusqu'à la fin incroyable du roman.

Commentaire

Sébastien Japrisot monta ici un «polar» diablement efficace où l'enquête lutte avec l'amnésie, un conte cruel et doux, qu'on lit avec un malaise enchanté. En jouant sur l'absence de souvenirs et sur la ressemblance de deux personnes, il arriva à compliquer délicieusement l'intrigue.

Le roman connut un succès immédiat auprès de la critique comme du public. Il obtint le grand prix de littérature policière.

En 1965, sur une adaptation signée Jean Anouilh, un film fut tourné par André Cayatte, avec Dany Carrel et Madeleine Robinson.

Avec son ami, l'illustrateur Alain Trez, Jean-Baptiste Rossi produisit sous son nom :

‘L'homme perdu dans son journal’
(1964)

Film

Jean-Baptiste Rossi et Alain Trez tirèrent de ce film :

“L'odyssexe”
(1965)

Bande dessinée

C'est un album satirique désopilant.

Sébastien Japrisot écrit en trois semaines un nouveau roman, plus long que les précédents, pour lequel Denoël créa une nouvelle collection, "Sueurs froides" :

“La dame dans l'auto avec des lunettes et un fusil”
(1966)

Roman

À Paris, Dany Longo, jeune secrétaire dans une agence de publicité, grande, mince et blonde, mais myope comme une taupe, et donc lunettée, naïve et quelque peu paumée, s'ennuie au bureau, et voit venir avec appréhension le week-end du 14 juillet, alors que tout le monde autour d'elle parle de voyages, de famille, d'amis. Elle, elle se prépare à rester seule dans son petit appartement. Or son patron, Michel Caravaille, lui demande, car ils se rendent en Suisse, de les accompagner, lui et sa femme, une jeune blonde nommée Anita, à l'aéroport, dans la luxueuse Thunderbird de celle-ci. Là-bas, il lui donne une enveloppe de salaire, et lui demande de ramener la voiture en ville. Mais, au retour, elle se trompe de chemin, et s'engage sur l'autoroute du Sud. Comme elle a toujours désiré aller voir la mer, elle continue vers la Côte d'Azur. Au fil de sa route, elle rencontre, dans des villages et des villes qu'elle n'a jamais visités, différentes personnes qui disent la connaître, qui lui disent qu'elle est la maîtresse de son patron depuis plusieurs années, qui lui affirment qu'elle est déjà passée les voir la veille (comment est-ce possible? elle était en train de taper un rapport pour son patron à Paris). Lors d'un arrêt dans une station-service, un homme se jette sur elle, lui écrasant une main dans une porte. Quand elle reprend ses esprits, elle ne sait plus ce qui s'est passé, et reprend sa route, sa main portant un pansement, continuant toujours plus loin, vers cette mer qu'elle espère belle. Plus tard, lorsqu'elle s'arrête dans un hôtel pour passer la nuit, on lui dit : «C'est vous la dame à la Thunderbird avec un pansement à la main, on vous a déjà vue hier.» Le lendemain, elle n'en peut plus : partout où elle s'arrête, on lui dit l'avoir déjà vue. Elle prend un auto-stoppeur, et ils découvrent tous deux, dans le coffre de la voiture, un cadavre ainsi qu'un fusil. Est-ce elle qui a tué cet homme? Si ce n'est pas elle, qui est-ce? Le coffre était vide quand elle est partie de Paris. Il s'avère que le cadavre est celui d'un play-boy nommé Maurice Kaub, dont, aussitôt, elle se débarrasse. Elle se procure son adresse, et s'y rend. La maison est ouverte, elle y entre. Il n'y a personne, mais elle découvre des vêtements qui lui appartiennent, et trouve dans une poche une deuxième enveloppe de salaire. Elle comprend alors que Caravaille est l'auteur de la machination dont elle est victime. Elle se rend chez lui où il l'attend, une carabine à la main. Mais, avant qu'il ait le temps d'agir, elle crie : «Ne bougez pas, M. Caravaille, je viens de poster une lettre qui contient les deux enveloppes de salaire, et où je m'explique en peu de mots». Il lui avoue toute la vérité.

Sa femme, Anita, lui avait avoué avoir tué son amant, Maurice Kaub, dans sa villa de Montmorency alors qu'il s'app préparait à partir dans son autre villa de Villeneuve-lès-Avignon. Le couple décida de faire endosser le meurtre à Dany Longo. Un vendredi soir, il la conduisit dans la villa de Montmorency, en lui faisant croire que c'était son domicile, pour terminer un dossier inachevé. Pendant cette nuit, prétextant une sortie, il s'envola pour Avignon où il pénétra dans la villa de Villeneuve-lès-Avignon, le tua de trois coups de fusil, et y déposa quelques vêtements de Dany qu'il avait réussi à se procurer. Puis il s'empara de la voiture de Kaub, une Thunderbird, et rejoignit sa femme qui l'attendait à Lyon. Il prit l'avion pour Paris. Anita rentra avec la Thunderbird en prenant soin de laisser des traces de son passage dans plusieurs endroits (elle s'était fait un pansement à la main car c'est un détail qui se remarque). Le lendemain, ils amenèrent Dany à les accompagner à l'aéroport. Ayant décidé de la tuer à la villa, il prit sa D.S. qu'il avait laissée à Orly, et s'engagea à sa poursuite. Mais la jeune femme avait gardé la Thunderbird, refaisant en sens inverse le chemin d'Anita, ce qui détruisait tout son plan. Pendant cette nuit où Dany essaya de comprendre ce qui se passait, il retourna à Paris, chargea le cadavre de Kaub dans le coffre de la D.S., et vint le déposer dans celui de la Thunderbird.

Commentaire

Au sujet de ce roman, Sébastien Japrisot indiqua dans la préface : *«J'ai mis plus de temps à l'écrire, j'ai fait plus attention, je me suis appliqué. Quand on s'applique, on met plus de soi. C'est peut-être ce qui vous donne l'impression qu'il y a autre chose, dans ce livre, que la pure recherche d'un assassin. Je veux dire que moi aussi, j'y suis.»*

Dans la lignée de *«Piège pour Cendrillon»*, l'auteur offrait là un roman passionnant, qui, après la partie consacrée à la découverte stupéfiante du cadavre, vire au «polar», prend une force nouvelle, devient un très bon «thriller», se révèle un pur chef-d'oeuvre avec sa folle logique. L'héroïne, extrêmement «sexy» et attachante, mais qui semble effacée, empreinte d'une profonde tristesse, est prise dans le dédale d'une aventure extraordinaire, dans une spirale infernale.

En danger, bousculée, traversant une expérience traumatisante, elle en vient à douter de sa propre identité, à se demander si elle est folle. Mais elle est tenace. Et nous nous identifions à elle, nous croyons en son innocence même si un doute persiste, Japrisot nous manipulant avec habileté.

Il lui arrive des choses tellement ahurissantes et à proprement parler incroyables que le lecteur en tire une jouissance à double détente. Il y a un suspense classique : il se demande comment la jeune femme va s'en tirer, et un suspense structurel : il se demande avec presque autant d'inquiétude comment, ayant déployé cette succession de prodiges, l'auteur va retomber sur ses pieds sans recourir à cette échappatoire déshonorante : le réveil sonne, l'héroïne se frotte les yeux, et s'exclame : «Mon Dieu, quel horrible cauchemar !» Or l'exploit que réalise le livre, c'est que l'explication est non seulement parfaitement logique, mais encore plus ahurissante, gracieuse et poétique que tout ce qui l'a précédée. Elle ne se découvre que dans le dernier chapitre avec l'incroyable dénouement de l'histoire : chaque élément est expliqué avec minutie, l'entrelacement des faits apparaît hors du commun, et la machination mise à jour est des plus machiavéliques.

La construction du livre fait alterner, de chapitre en chapitre, d'une action à l'autre, de celle qui concerne Dany à celle qui concerne Caravaille et Anita. Les monologues intérieurs à la Salinger, virtuoses, émouvants, hissent le livre vers des sommets littéraires.

La critique et le public l'acclamèrent. Il se vit décerner le Prix d'Honneur 1966, et fut considéré, en Grande-Bretagne, comme le «Best crime novel».

Les réalisateurs Alfred Hitchcock, Jules Dassin, Roger Vadim, furent séduits par le roman. Mais, après bien des tergiversations, ce fut finalement Anatole Litvak qui, en 1969, l'adapta à l'écran avec Samantha Eggar (qui supplanta Brigitte Bardot, Michèle Mercier, Elizabeth Taylor, Julie Christie, Jane Fonda...), Oliver Reed et Bernard Fresson.

En 1987, à Montréal, le roman fut adapté pour le théâtre par Jean Asselin.

Les producteurs sollicitant cet auteur qui écrivait si facilement pour le cinéma, pendant une période, Sébastien Japrisot se consacra à cette activité qui, a priori, l'amusait plus que la littérature car il y

trouvait des gens plus drôles, de jolies filles, de belles voitures. Il allait confier : «*Si vous voulez que vos personnages soient sur une toile blanche, n'écrivez pas un roman, écrivez directement un scénario, l'adaptation, les dialogues, tout. C'est ce que j'ai fait.*» (préface à la réédition de 'La dame dans l'auto', en 1971).

Avec le cinéaste Jean Herman (alias Jean Vautrin), il alla trouver le producteur Serge Silberman, pour lui proposer :

"Adieu l'ami"

(1968)

Scénario

Deux ex-légionnaires, le Français Dino Barran, le narrateur, et l'Américain Franz Propp sont réunis pour une mission étonnante : entrer dans la chambre forte d'une banque, découvrir la combinaison d'un coffre, et y remettre des bons du Trésor qui y avaient été volés. Mais ils ne se supportent pas. Coincés la veille de Noël dans la chambre forte, ils se disputent avec rage. Après une effraction réussie, ils reçoivent une surprise de taille, et doivent fuir. Mais, lorsque la police s'en mêle, ces deux gangsters qui avaient juré avoir la peau l'un de l'autre se révèlent unis par cette solidarité toute particulière, propre au monde des truands.

Commentaire

Malgré l'incipit incisif : «*Je ne suis pas seul. Il est avec moi. Lui est américain, moi français. Nous parlons la même langue : celle des rats. Nous sommes enfermés dans un labyrinthe. Sans eau, sans montre, sans lumière, sans rien d'autre que notre volonté de forcer un coffre-fort avec nos mains nues. Pas pour y prendre de l'argent : pour en mettre. De toute manière, si le coffre s'ouvre, nous nous entre-tuerons.*», l'action de ce court roman écrit pour l'écran est longue à se mettre en place, car le passé des deux truands n'est pas particulièrement intéressant. Le suspense ne s'installe que lorsqu'ils sont dans la chambre forte pour un machiavélique exploit qui est bien rendu, le côté «polar» de la fin du livre venant animer ce qui est surtout l'histoire d'une amitié originale.

Le film, réalisé en 1968 par Jean Herman, avec Charles Bronson et Alain Delon, eut du succès.

Serge Silberman poussa Sébastien Japrisot à écrire de nouveau pour lui. Ainsi naquit :

"Le passager de la pluie"

(1970)

Scénario

Mellie est une belle jeune femme sans histoire qui vit dans le sud de la France. Un jour, alors que son mari pilote de ligne est absent, et qu'elle fait des achats avec une amie, une personne inconnue la suit. Mais l'incident est vite oublié jusqu'au moment où cet étranger se retrouve dans la chambre de Mellie, et la viole. Reprenant ses esprits, elle s'aperçoit que son mystérieux assaillant est toujours présent dans la maison. Affolée, elle prend une carabine, et le tue. Parvenant à dominer son émotion, elle décide de se débarrasser du corps, et le jette dans la mer. Mais survient Harry Dobbs, un policier américain aux manières secrètes, obstiné et imprévisible, qui s'incruste et la harcèle de questions de plus en plus précises. Alors que personne ne peut le prouver, il se persuade que Mellie est l'assassine de la personne qu'il recherche. Ils se livrent un duel sans merci où le premier à avouer aura perdu. Mais la vérité éclate.

Commentaire

Dans cette histoire de cafouillage, où une Alice moderne traverse le miroir, et découvre un monde peuplé de criminels, tout est dans la subtilité des relations qui s'esquissent entre les deux personnages, savant dosage de résistance acharnée et d'essai de domination, de douceur ou de brutalité teintée d'érotisme sous-jacent.

En 1969, le film fut tourné par René Clément avec Charles Bronson et Marlène Jobert qui y a trouvé son plus beau rôle.

Une «novélisation» parut en 1992.

Serge Silberman proposa à Sébastien Japrisot l'adaptation d'un roman de la "Série noire", '*Black Friday*' ('*Vendredi 13*') de David Goodis. Mais, très vite, s'apercevant que cela ne fonctionnerait jamais, il eut envie de raconter une autre histoire :

"*La course du lièvre à travers les champs*"

(1972)

Scénario

Rendu responsable de la mort de trois enfants gitans dans un accident d'avion, Tony Cardot est traqué par les gitans du monde entier qui veulent se venger en le tuant. Il doit fuir la France, finit par gagner le Canada, se réfugie à Montréal. Il y est témoin d'un règlement de comptes entre truands, prend soin d'un homme pas encore tout à fait mort qui lui donne un magot impressionnant, mais n'a pas le temps de s'expliquer, parce qu'il meurt. Tony est alors enlevé par les assassins, qui, voulant s'emparer de l'argent, le soumettent à toutes sortes de tortures auxquelles il résiste. Peu à peu, il est intégré au sein de ce groupe de trois hommes et deux femmes, qui prépare manifestement un coup de grande envergure, un hold-up au sommet d'un gratte-ciel. L'opération est bien calculée. Cependant tous les plans sont bouleversés, et bien des gangsters périssent. Entretemps, Tony rencontre la femme de sa vie, et échappe aux gitans qui l'attendent pas très loin...

C'est une histoire de gangsters, de caïds, d'amours interdites, d'honneur et de course-poursuite avec la police. Mais, tout au long du livre, nous sommes en fait, alors que bien peu d'indices nous le laissent présager, dans l'esprit d'enfants qui jouent aux jeux de leur âge, aux gendarmes et aux voleurs.

Commentaire

Ce scénario, l'une des œuvres les plus personnelles de Japrisot, dégage un charme étrange et poétique. Le réel intérêt ne tient pas à l'histoire en elle-même avec ses bons et ses méchants, qui est riche en rebondissements, mais à l'originalité du point de vue : bien que, dès le début, on se doute bien être dans l'esprit des enfants, le déroulement nous fait plus d'une fois sérieusement en douter.

Le film fut, en 1972, réalisé par René Clément, avec Jean-Louis Trintignant, Emmanuelle Béart, Léa Massari et Robert Ryan.

Serge Silberman le poussant à la réalisation, Sébastien Japrisot tourna en 1975 son premier long métrage qui était une adaptation de son roman de jeunesse, '*Les mal partis*'. Mais l'écriture était pour lui plus qu'une passion, «*une infirmité*», et il détestait les contraintes d'horaires. Aussi préféra-t-il faire des adaptations pour le cinéma : celle du roman de Pauline Réage, '*Histoire d'O*', pour Just Jaeckin ; celle du roman '*Ô dingos, ô châteaux !*' de Jean-Patrick Manchette qui devint le film '*Folle à tuer*' (il devait être tourné par Jean-Pierre Mocky, mais le fut finalement par Yves Boisset, Japrisot refusant alors de figurer au générique).

Ayant été impressionné par un fait divers réel (dans un petit village du Sud, un jeune mécanicien était tombé amoureux de la starlette du coin, l'avait épousée, mais avait été horriblement maltraité par cette garce, et, après quelques mois de mariage, l'avait tuée), il écrivit un scénario de cent pages pour son ami, Jean Becker. Mais il sentit le besoin d'en faire un roman, ce qui de toute façon convenait au cinéaste, un long récit devant lui apporter un matériau plus riche. C'est ainsi qu'après une «absence» de dix ans, Japrisot revint à la littérature, allant désormais écrire des livres de moins en moins policiers, de plus en plus volumineux et de plus en plus rares, faisant une rentrée éclatante avec un roman qu'il écrivit en quatre mois :

“L'été meurtrier”

(1977)

Roman

Dans un petit village du Vaucluse écrasé de soleil, vit la famille Montecciari, d'origine italienne. Elle se compose de la mère (le père est décédé) et de trois frères : l'aîné, Florimond, un homme de trente ans, est mécanicien dans un garage et pompier volontaire, d'où son surnom de «*Pin-Pon*» ; Mickey fait des courses cyclistes ; Boubou sort tout juste de l'adolescence. Florimond raconte qu'au début de l'été 1973, il a, dans un bal, rencontré Éliane, qu'on désignera toujours par «*Elle*», une fille brune de vingt-deux ans, au corps splendide qu'elle a visiblement plaisir à montrer, «allumant» tous les hommes avec ses allures délurées de Marilyn de Prisunic, ses airs fantasques et ses poses provocantes. Elle est considérée comme «facile» parce qu'elle paraît insouciant ; mais, en fait, elle se joue des hommes, et a même des intentions malveillantes, qui tiennent à sa famille (sa mère, une Allemande ramenée autrefois par un garçon du S.T.O., timide, effacée, silencieuse, blessée, est appelée par dérision «*Eva Braun*» ; son beau-père, l'ancien cantonnier Gabriel, est cloué dans un fauteuil d'infirme). Le naïf et rêveur Florimond tombe follement amoureux d'elle, et, apparemment parce qu'il est différent des autres, plus attentionné, qu'il la fait rire, elle accepte de sortir avec lui. Même si, alternativement, elle lui fait des invites, et lui fait subir des rebuffades, il l'invite à venir chez eux. Mais il ne peut alors comprendre qu'elle est obsédée, troublée, traumatisée, par un secret, qu'elle veut le plonger, à son insu, dans une sombre histoire. Seule la vieille tante de Florimond, Cognata, qui est sourde et pleine de malice, comprend que cette femme fatale n'est pas revenue pour exhiber son corps de déesse, et partager les joies simples de la campagne, qu'elle est en fait prête à tout pour dénouer à sa façon une tragédie du passé, pour découvrir le secret de sa naissance, et poursuivre la volonté implacable d'une terrible, patiente et raffinée vengeance. Or Florimond la mène alors dans une grange où dort le piano mécanique de son père, émigré italien qui, dans les années trente, à travers les paysages et les saisons, allait tirant la charrette qui portait ce piano mécanique qui ne jouait qu'une seule valse, “*Roses de Picardie*”, mais avec lequel il gagnait quelques sous dans les villages. C'est alors qu'Éliane, lui faisant croire qu'elle est enceinte, l'oblige à l'épouser, et que, lui, transfiguré, est fier de devenir son mari. En fait, elle veut se venger du père sur la personne du fils, car ce père était un des trois hommes qu'elle veut abattre. En effet, en 1955, en plein hiver, transportant dans leur camion un piano mécanique, ils avaient surpris une jeune femme qui était seule dans une maison isolée, et l'avaient violée sur le piano, au cours d'une nuit de cauchemar : cette femme était sa mère, et elle est née de ce viol, qui l'a marquée profondément. Ainsi, vers ses douze ans, alors que son beau-père, si bon pour elle, admirait innocemment sa beauté naissante en lui faisant une caresse, dans une vraie crise de folie, elle saisit un morceau de bois, et le frappa si fort qu'elle lui brisa la colonne vertébrale, le laissant paralysé à vie. Maintenant, voulant se servir de Florimond pour connaître les autres auteurs du viol, elle apprend en fait leurs noms grâce à Cognata et grâce au patron de Mickey, qui a livré le piano mécanique. Elle décide d'aller voir ces deux hommes, messieurs Leballec et Touret, un agent immobilier et le directeur d'une scierie, qui habitent à Digne. Elle s'arrange pour les rencontrer et les séduire, se faisant passer pour une institutrice, et elle fait croire à Boubou qu'ils la forcent à se prostituer. Puis elle va voir ses parents ; mais son père ne veut pas qu'elle se venge parce qu'il a déjà tué les coupables. Alors elle sombre dans la folie, et se

retrouve à Marseille dans un hôpital où elle s'imagine avoir l'âge de neuf ans. Florimond, qui ne comprend rien à ce qui se passe, vient la voir, mais elle ne le reconnaît pas. Il trouve dans son sac une carte où se trouvent les noms de Leballec et de Touret. Averti par son frère de la conduite de ces deux hommes, lui, qui est le garçon le plus doux qui soit, qui n'aime pas la violence, devient alors un assassin furieux ; il tue ces innocents, et, alors qu'il retourne à Marseille auprès de sa femme, comme il voit un agent de police, il lui avoue son crime. On l'emmène à Digne, pour y être interrogé par un juge, qui lui apprend que les vrais coupables avaient été exécutés par Gabriel des années auparavant.

Commentaire

L'intrigue complexe de ce «polar» sulfureux et diabolique, de ce drame dominé par la fatalité qui imprègne dès le début les propos de Florimond, qui fait songer à celles de William Faulkner (dans des récits parallèles, les événements sont relatés par les principaux protagonistes, chacun apportant sa vision de la réalité ; la chronologie est éclatée, trois époques étant mêlées), est bien menée. On glisse du ton léger du début au ton tragique de la fin.

L'auteur va au-delà du roman policier : il ne se contente pas de distiller indices et interrogations pour faire découvrir les coupables, mais approfondit les conséquences de cette situation sur le couple, fait lire un roman d'amour, celui de Florimond, le type même du brave garçon, à la fois fort en gueule et timide, prêt à tout pour sauver sa femme.

C'est surtout le portrait d'Éliane qui retient l'attention. Son comportement fait d'elle une énigme pour tous. D'abord simple vamp de village, nature sensuelle ayant son franc-parler et s'exprimant un peu à la façon des héros de Salinger, elle est provocante, perverse, insolente, amusante, exubérante : «*Elle donne à la vie des coups d'accélérateur*», dit l'un des personnages. Mais elle est marquée par une grande ambiguïté : dans sa conduite, il y a un paradoxal et pathétique défi au viol alors qu'en fait elle est restée bloquée par celui de sa mère. Patiemment, elle tisse sa toile, usant de la fascination qu'exerce sa beauté et son mystère pour parvenir à ses fins, satisfaire son sombre besoin de vengeance. Résolue à tout, elle apparaît de plus en plus farouche, excessive, meurtrière et désespérée, inquiétante, se brûlant les ailes à cette vengeance, car, dans cette descente aux enfers qui révèle un passé plus mystérieux qu'il le semblait au premier abord, la porte est ouverte à la folie.

Le roman propose aussi une réflexion. Japrisot déclara : «*Pour moi, l'histoire policière est un prétexte pour passer d'autres choses plus réfléchies, plus sensibles*». Cette réflexion porte évidemment d'abord sur la monstruosité du viol. D'autre part, si, dans cette tragédie, des innocents sont emportés par l'exercice de la vengeance, se posent les questions : qui est vraiment innocent ? qui est vraiment coupable ?

Le roman fut encensé par la critique, et, en 1978, reçut le prix des Deux-Magots, et le prix de l'Académie suédoise.

Sébastien Japrisot travailla à son adaptation au cinéma par Jean Becker qui mit trois ans à réaliser le film, avec Isabelle Adjani (plus belle et plus provocante que jamais), Alain Souchon, Michel Galabru, Suzanne Flon. Dans cette cérémonie en images d'une vengeance patiente, la beauté radieuse de la Provence contraste avec la noirceur macabre de l'intrigue. Le film sortit en 1983, remporta un immense succès, et récolta quatre Césars, dont celui de la meilleure adaptation cinématographique pour Japrisot.

“La passion des femmes” (1986)

Roman de 400 pages

Peu avant la guerre de 39-45, sur une plage française de l'Atlantique déserte, à la fin d'un bel après-midi d'été (il est 20 h 15), un jeune homme, dont on sait peu de choses, dont on ignore même le nom, tombe, «*la poitrine défoncée par une décharge de fusil*» tirée par une femme qui explique comment

sa passion l'a conduite à ce geste. Mais son témoignage est contredit par celui d'une autre qui dit avoir commis le même geste, celui d'une autre encore, etc., tandis qu'il vit ses dernières minutes sur la plage.

L'angélique Emma dit avoir été enlevée le jour de ses noces, et dans sa robe de mariée, par un certain Vincent, un évadé de prison qui y purgeait une peine pour viol et meurtre. À son corps défendant, bien que mal défendu, car elle était beaucoup moins innocente qu'il n'y paraissait, elle le suivit dans sa course sur les routes poudreuses des années trente.

Bélinda, la plus splendide prostituée de "La reine de cœur" prétend que, se nommant Tony, cet homme était celui qui avait pris la place du véritable prisonnier en cavale ; qu'elle l'avait recueilli, soigné, aimé plus que personne, et pendant des semaines. Mais la jalousie l'avait rendue folle dans l'univers clos de la maison close.

Zozo, la pensionnaire noire du même accueillant endroit, raconte une toute autre histoire : Francis était étudiant, un étudiant tout aussi en retard dans certaines choses que dans ses études, puisqu'elle dut user sa patience à tout lui apprendre. Mais peut-on croire une fille blanche comme lys qui se fait peindre au brou de noix tous les matins ?

Caroline, la directrice d'école beaucoup plus sensuelle qu'elle ne veut le faire croire, était une trop jeune veuve chez qui s'était, la fameuse nuit de septembre où la guerre mondiale éclatait, introduit, pour la séquestrer et la terroriser, un nommé Édouard, qui était un monstre, une bête sauvage, qu'on traquait pour viol, meurtre, et autres crimes abominables. C'était sans remords qu'au petit matin, elle s'était vengée de ses longues heures de martyre. A-t-il été blessé à mort ? Rien n'est moins sûr.

Un an plus tard, presque jour pour jour, ce fut Frou-Frou, la petite manucure parisienne devenue, grâce à sa plastique irréprochable, la richissime star platinée d'Hollywood, qui cacha le fugitif, qui se faisait appeler Frédéric, à bord du "Pandora", le yacht de son protecteur, et l'emmena en croisière sur les océans jusqu'au bout du monde, loin de ceux qui le pourchassaient, alors que la guerre faisait rage.

Ils firent naufrage sur un îlot perdu au milieu du Pacifique où survivait, le bateau où elle se trouvait ayant été torpillé, Yoko, une délicieuse et impudique Japonaise, qui parlait français car elle était venue à Paris faire des études d'arts, et qui fut séduite, elle aussi, par Frédéric.

L'Américaine Toledo, qui était femme de chambre sur "Le Pandora", rencontra, alors qu'elle était devenue infirmière en Birmanie, ce Français, devenu pour lors Maurice, qui était l'amant clandestin de Frou-Frou. Elle ne manqua pas de succomber à son charme, mais il l'abandonna en pleine jungle.

Enfin, Marie-Martine Lepage est l'avocate, qui a réuni tous ces témoignages (que parfois elle annote), car elle veut sauver la tête de cet homme qui est accusé d'un crime qu'il dit ne pas avoir commis, ce Christophe, son ancien fiancé qu'elle a toujours aimé.

À la fin de chacun des témoignages de ces femmes qui racontent chacune l'aventure riche en péripéties qu'elles ont partagée avec cet homme, sans rien cacher des plaisirs et des tourments qui les ont conduites, prétendent-elles, à l'abattre, il s'éclipse, toujours poursuivi par le gendarme Malignaud, qu'on voit monter de grade en grade, la femme restant seule avec son amour et son chagrin.

Mais, au dernier chapitre, à la dernière phrase, au dernier mot du livre, alors qu'il est 21 h 10, on apprend l'insoupçonnable vérité et, avec l'identité du héros, «*ce jeune homme à l'imagination redoutable*», son histoire prend son entière signification, et l'auteur se confesse, se révèle.

Analyse

Intérêt de l'action

Interrogé sur la part d'autobiographie que présente le livre (puisque son personnage, par exemple, dit bien : «*À Marseille, quand j'étais chez les Jésuites*», et reconnaît lui-même : «*On n'invente rien sans y mettre beaucoup de soi*»), Japrisot avoua : «*J'ai mis beaucoup de moi, mais ce n'est autobiographique que dans les histoires que raconte le héros. Pour les personnages, j'ai rassemblé des traits de gens que je connais. Frou-Frou, ce n'est pas une personne que j'ai connue mais j'ai rencontré beaucoup d'actrices par mon second métier.*» - «*Dans le roman, il y a quatre générations de*

femmes, et c'est bien l'histoire de ma vie.» Il mêla ses souvenirs à la fiction, et se moqua de ses propres fantasmes.

Il révéla qu'il lui fallut longtemps pour trouver la première phrase («*Soudain, ce jeune homme obstiné se dit qu'il y va, et il y va*») : «*Je n'avais pas envie d'être triste cette fois. Je voulais donner une impression de bonheur, qu'on ait envie de retrouver ce livre.*» Mais le rire se voile de nostalgie, et l'émotion d'autant de malice que de regrets.

L'action de ce livre construit comme un roman policier (on retrouve le thème classique de la perpétuelle poursuite du criminel séduisant par le gendarme ridicule) est forte, corsée, épiciée, très romanesque, spectaculaire même. Le début est fracassant. À chaque nouveau témoignage de cette étonnante galerie de femmes très différentes, chacune racontant une histoire où se révèle chaque fois un autre aspect d'un héros multiple et contradictoire, à l'identité floue, insaisissable ; où de nouvelles intrigues se mettent en place, qui maintiennent en suspens la curiosité du lecteur, certaines se résolvant rapidement, d'autres demeurant jusqu'au dernier chapitre, on a l'impression de plonger dans un nouveau roman, même s'il recoupe les données de ceux qui ont précédé. On peut même avoir l'impression de lire un recueil de nouvelles. Tous les témoignages ne présentent pas le même intérêt ; ceux de Bélinda et de Frou-Frou traînent parfois en longueur. Même si le doute persiste jusqu'à la fin du roman, la trame peut paraître un peu lassante. Mais chaque témoignage se clôt sur un événement tragique.

Cette habile jonglerie entre les différentes narrations, chacune teintée de la personnalité de celle qui raconte, l'incertitude sur la chronologie de la vie du héros (celle du livre étant, elle, nettement indiquée par les titres du premier chapitre [*'Vingt heures quinze'*] et du dernier [*'Vingt et une heures dix'*]), le jeu avec les zones floues, les contradictions, les incohérences, les mensonges du héros et des amantes, constituent un puzzle délicieusement embrouillé, savamment maîtrisé, qui n'est recomposé qu'à la toute fin.

Si on commence par se demander qui dit vrai? qui ment? quelle est la vérité? on finit par se laisser porter par ces différentes versions, sans vraiment chercher à les mettre en doute. Au fil des témoignages se dégage cette constante : le jeune homme est un véritable séducteur sous le charme duquel tombe chaque jeune femme qui essaie de lui venir en aide dans son évasion.

L'épilogue vient relancer et rehausser l'intérêt par la révélation de la subtilité de la structure que l'auteur a mise au point, et, surtout, par la confession qu'il y fait.

Intérêt littéraire

La vivacité du style de Sébastien Japrisot se manifeste dès la première phrase : «*Soudain, ce jeune homme obstiné se dit qu'il y va, et il y va.*» Et elle anime encore la dernière : «*Tout ce que je puis dire, c'est qu'un matin de juillet, l'année dernière, après avoir reculé tant de fois au seuil de celle-ci, j'ai pensé soudain que ça commençait à bien faire et qu'il fallait que j'y aille, et j'y suis allé.*» Entre temps, il sut, avec virtuosité, donner à chacune de ces femmes son propre langage, selon son éducation, son milieu, son expérience de la vie ; ainsi, le récit de Bélinda est cru, vulgaire, haut en couleur et en fantaisie ; le discours de l'actrice Frou-Frou peut sembler convenu et un peu trop éloigné de l'intrigue et des aventures du jeune homme ; Yoko, ne parlant pas le français couramment, utilise des termes approximatifs, construit des phrases simples (sujet, verbe complément), le verbe étant toujours au présent, même lorsqu'elle relate des événements passés, commet nombre d'erreurs syntaxiques, de maladresses, sans que le contenu en pâtisse.

Cette variété des narrations à travers les huit témoignages de ces femmes différentes constitue un véritable tour de force.

Intérêt documentaire

On peut apprécier la vérité des différents milieux, situations, événements, etc. qui sont évoqués et qui sont justement très variés, l'auteur s'étant amusé à faire vibrer pour cet homme des femmes appartenant à toutes les couches de la société, nanties de toutes sortes d'éducatrices, de toutes sortes de morales.

Le livre est, en particulier, un somptueux hommage à l'univers du cinéma. Et Japrisot dit avoir choisi les années 40 «*parce que c'était la grande époque du cinéma. Dans mon roman il y a de constantes références : "Casablanca", "Le troisième homme", "Jeanne d'Arc" (avec Ingrid Bergman). "La passion des femmes" est autant un hommage au cinéma qu'aux femmes.*»

La Seconde Guerre mondiale est donc en arrière-plan, et Frou-Frou peut évoquer un ciel «*plein de moustiques à croix gammée qui mitraillaient la mer*», et plus loin rapporter : «*Les Japonais ont bombardé Pearl Harbor*».

Intérêt psychologique

Japrisot expliqua : «*La passion des femmes, c'est à triple sens : c'est la passion que j'éprouve ou que le héros éprouve pour les femmes, mais dans le roman, le héros est la passion des femmes ; c'est aussi la passion des femmes selon saint Jean, au sens du calvaire.*»

Il se glissa parfaitement dans chacune des femmes de cette étonnante galerie, donnant à chacune une personnalité différente, une vérité particulière qui est conditionnée par son éducation, son métier, la faisant parler avec sa voix propre, attribuant à chacune quelque chose d'attachant et de charmant. Il explora ainsi la passion de ces femmes, passion exaltante et destructrice, puisqu'elles vont toutes jusqu'à s'accuser du meurtre de ce séducteur peu fidèle, qui n'est passé qu'en coup de vent dans chacune de leurs vies. Toutes ces femmes sensuelles, mais surtout amoureuses de ce même homme, étant d'heureuses victimes, qui aiment être séduites et abandonnées, car c'est ce que fait un vrai mâle, étant toutes, même la sage avocate, prêtes à tout renier pour le sauver, le livre semble une autre illustration du masochisme féminin.

Quant à la passion que le héros, que la variété des témoignages fait apparaître multiple et contradictoire, a pour les femmes, elle peut être mise en doute. En fait, il n'est guère amoureux : nouveau Don Juan, il séduit, abandonne, et va voir ailleurs. À travers lui, l'auteur, mêlant aux évocations de sentiments des épisodes sexuels parfois crus, passa en revue tous ces fantasmes masculins que le féminisme triomphant à notre époque condamne, exigeant officiellement des «hommes nouveaux», des «hommes roses» (ce qui est souvent désavoué dans l'intimité du couple). On trouve ainsi : le petit harem mis à la disposition d'un homme que plusieurs femmes se disputent, la prostituée au grand cœur, la jolie infirmière, la jeune femme sur une île déserte avec plusieurs hommes, l'homosexualité, la bisexualité, la virginité, le fantasme de l'écolier et de la jupe de la maîtresse, etc.. Mais Japrisot indiqua que ce héros «*n'a finalement pas grande importance. Ce qui compte, c'est le portrait que les femmes tracent d'elles-mêmes en faisant le portrait de cet homme.*»

L'autre homme, le justicier ridicule qui poursuit le héros séduisant, ne s'appelle pas pour rien Malignaud (nom qui sous-entend «malignité», et qui devient d'ailleurs «Malignoble»), car, s'il se prétend défenseur du bien, c'est en fait pour assouvir son goût du mal.

Intérêt philosophique

Le roman exploite le thème conventionnel du criminel séduisant et, au fond, bon, poursuivi par le justicier ridicule et, au fond, mauvais.

Il amène aussi à s'interroger sur les relations entre hommes et femmes.

Cependant, dans l'épilogue, ce qui, jusqu'alors, n'était qu'un jeu amusant devient plus profond. On y voit d'abord une réflexion sur le processus de la création chez l'auteur qui se confond avec ce «*jeune homme à l'imagination redoutable*», sur le rapport de la réalité et de la fiction, la «réalité» étant elle-même une fiction, sur la transformation de la banalité de la vie quotidienne par le rêve («*Le héros [...] dans son rêve, n'est pas vraiment lui*»). Et puis se pose la question (annoncée par l'épigraphe, qui est une citation de Lewis Carroll) : «*Si au lieu d'être en dehors de l'histoire qui se termine, il était bel et bien dedans? Si quelqu'un, quelque part, était justement en train de rêver tout ça et lui avec, et que sa vie ne tienne plus qu'au fil d'une imagination aussi redoutable que la sienne?*» Le fait que l'auteur puisse être lui aussi le personnage d'une aventure racontée par quelqu'un d'autre ouvre à une véritable réflexion métaphysique parce que sa situation, c'est notre situation, à nous tous, et cet autre, ce rêveur suprême, qui est-ce, sinon Dieu?

“*Juillet en septembre*”
(1988)

Scénario

Abandonnée à sa naissance près de la plage du Cap des Pins un beau matin de juillet, le jour de la Sainte-Camille, Camille Juillet revient vingt ans plus tard sur les lieux pour essayer de trouver ses origines. Employée dans l'agence immobilière de Mme Dewacker, la jeune fille solitaire se lie d'amitié avec ses voisins, Jacques et Marie, un couple très heureux. Mais Marbas, un marchand forain qui tue au hasard de ses voyages, arrive dans ce village où le bonheur du couple provoque en lui une rage meurtrière. Il faut qu'il détruise cette belle harmonie qui le met littéralement hors de lui. Cependant, Camille Juillet, qui le croise, est troublée comme si elle pressentait le secret dont il est porteur. Et c'est elle, sans le vouloir, qui, dans cette rencontre qui ne dure que huit minutes, délivre de cette fatalité qui l'opresse et le détruit un étrangleur pitoyable, aussi solitaire qu'elle.

Commentaire

Cette histoire abracadabrante de deux personnages en quête d'amour, un tueur psychopathe et une jeune femme, juxtapose des anecdotes et des situations insolites. Cela fait une œuvre bizarre qui laisse perplexe. Est-ce une comédie au deuxième degré?
Sébastien Japrisot a lui-même réalisé ce qui était pour lui un deuxième long métrage, en dirigeant Laetitia Gabrielli et Anne Parillaud.

En 1988, Jean Becker, qui avait lu le livre de Georges Montforez, ‘*Les enfants du marais*’, demanda à son ami, Sébastien Japrisot, d'en tirer un scénario.
Ensuite, il revint au roman, mettant quatre ans à écrire un livre qu'il avait porté en lui pendant vingt ans :

“*Un long dimanche de fiançailles*”
(1991)

Roman de 367 pages

En 1917, la guerre s'éternise, et l'on meurt pour rien. De nombreux soldats français, dégoûtés et la peur au ventre, se tirent des balles dans la main gauche pour se rendre inaptes au combat, et échapper ainsi à la boucherie. Devant les proportions que prend cette vague d'auto-mutilations, l'état-major français, qui y voit une faute grave, une mutinerie, décide de faire un exemple, et la cour martiale condamne cinq soldats qui, un soir d'un dimanche de janvier, sont, les mains liées dans le dos, jetés dans la neige de Picardie, hors de la tranchée française surnommée “Bingo crépuscule”, dans le «no man's land» qui s'étend devant la tranchée ennemie et ses mitrailleuses, pour qu'on les tue. Toute une nuit et tout un jour, ils tentent de survivre. Le plus jeune, il n'a pas vingt ans, s'appelle Jean Manech, et est surnommé «le Bleu».

En 1919, la paix venue, à l'autre bout de la France, en Bretagne, Mathilde Donnay, sa fiancée, qui a dix-sept ans, qui est handicapée, qui ne marche plus depuis l'âge de trois ans, qui peint des magnolias dans son fauteuil roulant (qu'elle appelle sa «*trottinette*») et qui cajole ses chats, mais qui est très amoureuse de Jean Manech, qui a reçu soixante-trois lettres de lui, apprend qu'il est mort au champ d'honneur: «*Elle avait pleuré beaucoup, parce le désespoir est femme, mais pas plus qu'il n'en fallait parce que l'obstination l'est aussi*».

Or elle refuse d'admettre cette évidence, est convaincue qu'il est encore vivant, car elle ne le sent pas mort dans son cœur. Se raccrochant à son intuition, elle suit le fil ténu qui la relie encore à son amant : *«Il restait ce fil, rafistolé avec n'importe quoi aux endroits où il craquait, qui serpentait au long de tous les boyaux, de tous les hivers, en haut, en bas de la tranchée, à travers toutes les lignes, jusqu'à l'obscur abri d'un obscur capitaine pour y porter des ordres criminels. Mathilde l'a saisi. Elle le tient encore. Il la guide dans le labyrinthe d'où Manech n'est pas revenu. Quand il est rompu, elle le renoue. Jamais elle ne se décourage. Plus le temps passe, plus sa confiance s'affermi, et son attention. Et puis, Mathilde est d'heureuse nature. Elle se dit que si son fil ne la ramène pas à son amant, tant pis, c'est pas grave, elle pourra toujours se pendre avec.»*

Frêle mais têtue, malgré l'avis contraire de ses parents adoptifs, elle se jure de retrouver son fiancé, et, six années durant, tout au long de ce qu'on appellera plus tard les années folles, alors que le jazz couvre le roulement des tambours, elle va ne pas cesser de mener des recherches qui sont ses fiançailles, auxquelles elle sacrifie ses jours.

Conduite à Paris par Sylvain, un paysan qui s'occupe d'elle depuis la mort de ses parents, elle demande à son oncle avocat d'enquêter sur cette affaire. Puis elle mène l'enquête elle-même, avec passion, envoie d'innombrables missives comme des bouteilles à la mer, pose inlassablement des questions aux soldats rescapés, aux mères, aux soeurs, aux fiancées, aux autres veuves, à chaque individu qui pourrait avoir la moindre information pouvant lui permettre de localiser son Manech, passe des avis de recherche dans tous les journaux français, engage un détective privé, Germain Pire, dont la devise est : *«Pire que la fouine»*, reçoit l'aide d'un ex-soldat vif et débrouillard Célestin Poux, un témoin-clé du drame. Malgré le temps qui passe, malgré les mensonges et les difficultés qu'elle rencontre, elle remue ciel et terre pour le retrouver, va jusqu'au bout de l'espoir insensé qui la porte.

Comme pour elle ne pas savoir est pire que toutes les vérités, inlassablement, patiemment, d'indices en témoignages, elle s'obstine à lever les voiles jetés sur ces faits qu'on voudrait oublier ou cacher. Elle consigne chaque mot de ses rencontres avec les témoins, les recopie patiemment sur du papier à dessin. Elle accumule ainsi, dans un grand coffret d'acajou, des dizaines et des dizaines de lettres, des notes, des plans, autant de versions d'une même histoire qu'elle nous livre à mesure qu'elles lui arrivent, en vrac. Et c'est dans ces lettres, que les soldats écrivaient pour tromper la censure, qu'à force de tout relire, d'ajouter une pièce à une autre, de lier une phrase à une autre, à la fin touchante de ce *«long dimanche de fiançailles»*, elle finit par découvrir le secret qui s'y cachait. Elle comprend que le sort qui a été infligé à Jean Manech, en cet hiver meurtrier, était sans doute pire qu'une condamnation à mort. Pour savoir la vérité sur cette ignominie, elle remue la France à la recherche du moindre morceau du puzzle.

Et l'horrible vérité lui est confirmée par Daniel Esperanza, le *«sous-off»* qui avait été chargé de la sale besogne consistant à conduire les cinq soldats. Avant de mourir, il lui remet un paquet contenant une photo, la liste officielle des condamnés, les cinq dernières lettres des soldats, qu'il avait pris la peine de recopier, plus une autre provenant du capitaine chargé de l'exécution. Mais, si elle connaît les circonstances de la mort, elle découvre aussi d'énormes zones d'ombres car l'armée a essayé de couvrir son acte, et elle veut comprendre comment des hommes ont pu s'abaisser à tant de lâchetés durant la guerre. Quelle guerre, se demande-t-elle, vaut qu'on lui sacrifie l'amour de deux jeunes gens?

Le livre se clôt sur une triste comptine : *«Cinq soldats français / ici reposent / morts leurs souliers aux pieds / à la poursuite du vent / où se fanent les roses / il y a longtemps»*.

Commentaire

Cette histoire d'amour durant la guerre de 14-18, qui se transforme en une véritable enquête policière, est née du récit de ses faits de guerre que son grand-père fit à Sébastien Japrisot.

Après le remarquable incipit (*«Il était une fois cinq soldats français qui faisaient la guerre parce que les choses sont ainsi»*), ce roman intense, poignant et bouleversant, déroule une mécanique implacable, montre une passion telle que personne d'autre que Japrisot pouvait oser l'écrire.

Ce livre est aussi un document et une dénonciation vibrante de la sauvagerie de cette sale guerre qui, dans son absurdité, fauchait des milliers de jeunes vies qui tombaient pour la patrie. Au-delà des deux

personnages, il montre des soldats, mais aussi des mères, des soeurs, des fiancées, pareillement marquées par la guerre. Il souligne le cynisme des autorités militaires, d'officiers à l'esprit tordu aussi bien que vil, qui imposèrent un châtement qui relevait de la pure barbarie : «*Peu importe qu'ils soient graciés. Ils seront morts avant. On montrera ce qu'il en coûte de faire ce qu'ils ont fait. On n'a pas le droit de les exécuter? D'accord. On les ligote, on les balance dans le bled, on laisse à ceux d'en face le soin de les massacrer. Quand ils sont massacrés, on les inscrit sur un état des pertes du régiment. Leurs proches mêmes ne sauront rien : "Tués à l'ennemi". Tous ceux qui ont participé à leur acheminement, on les disperse aussi, on les noie dans la guerre. Beaucoup mourront : les morts ne parlent plus. D'autres se tairont, pour ne pas avoir d'histoires, pour préserver leur pension : la lâcheté aussi est muette.*» Mais on avait sous-estimé l'intégrité et la ténacité avec laquelle les petites et honnêtes gens entretiennent des liens affectifs avec la morale. On n'avait pas compté avec l'amour absolu, entier, que rien n'arrête, et la foi et l'optimisme inébranlables, la détermination et l'entêtement d'une fiancée, qui était ce qu'on appelait à l'époque une «veuve blanche», qui dévoue sa jeunesse à un homme mort.

Dans son style bien particulier, parfois déroutant, sa plume sachant se faire drôle pour atténuer quelque peu la tension que crée cette quête éperdue de vérité, menée comme un suspense, Sébastien Japrisot fit, de ce roman d'amour qui aurait pu être une bluette sentimentale, une histoire bouleversante, affirmant que rien ne s'en va avec le temps, que la vie est une chasse aux trésors disparus.

À travers les lettres que Mathilde ne cesse d'envoyer, le livre, qui est presque un roman épistolaire, est aussi un magnifique éloge à l'écriture.

Le roman valut à Sébastien Japrisot le prix Interallié (normalement réservé aux journalistes) et la faveur du public.

En 2004, il fut respectueusement adapté au cinéma par Jean-Pierre Jeunet et Guillaume Laurant, la seule grande modification étant que, dans le roman, l'héroïne est en permanence dans un fauteuil roulant ; au cinéma, art du mouvement par excellence, il était difficile de garder ce handicap ; ils décidèrent qu'elle aurait un pied-bot, pour garder l'esprit et non la lettre du roman. En ce qui concerne les lettres, qui sont nombreuses dans le roman, ils n'en gardèrent que certaines, qui sont essentielles, et donnèrent une véritable dimension au personnage du facteur. Jeunet, qui avait toujours voulu faire un film sur la Grande Guerre, tourna, avec Audrey Tautou, Gaspard Uliel, Clovis Cornillac, Marion Cotillard, etc., un film, dont il fit à la fois une oeuvre personnelle et une super-production, sorte de bande dessinée, format grand luxe, où, sur la cadence d'un montage au galop, des scènes vertigineuses épousent le style feuilleton, des images d'Épinal de la France rendant même les scènes de guerre esthétiques.

Toujours pour Jean Becker, Sébastien Japrisot fit un «remake» parodique, cynique, désinvolte, de «*La poison*», film de Sacha Guitry (1951), sous le titre «*Un crime au paradis*» (2001). Il y transposa en plein début de troisième millénaire cette histoire d'un couple de paysans qui se détestent au point de souhaiter chacun la mort de l'autre, modernisa les noms des personnages, mêla humour et tristesse, poursuivant dans la veine provinciale, naturaliste, humaniste (même dans son aspect le plus sombre), dans la compassion pour les petites gens et les esprits dérangés, ouvertes avec «*Les enfants du marais*». Le film fut tourné avec Jacques Villeret, Jeanne Balasko et André Dussollier.

Sébastien Japrisot fit ses débuts dans l'écriture théâtrale avec la pièce «*La Lune apache*», qui ne fut jamais montée de son vivant car il ne connaissait rien au milieu du théâtre et le craignait.

Il achevait un neuvième roman, «*Là-haut les tambours*», lorsque, le mardi 4 mars 2003, il mourut à l'hôpital de Vichy, à l'âge de soixante et onze ans.

Bon vivant, il aimait les femmes. Il reconnut que sa «*passion des femmes*» compliquait son existence, mais qu'il ne pouvait y échapper : «*Je les aime toutes.*» Il admit aussi manifester une grande tolérance pour elles, un surplus d'amour : «*Ça vient peut-être de ce père parti, ce qui est aussi*

constant dans mes livres ; l'absence du père, c'est tomber dans les bras de la grand-mère, de la mère, de la femme, de la fille.» Il considérait que les femmes sont plus passionnées que les hommes, et reconnaissait : *«Je les vois et je les aime comme ça. Elles sont plus généreuses, donc plus emportées, plus têtues. Et certaines qualités chez les femmes sont des défauts chez les hommes.»*

Il aimait aussi le jazz, la campagne et la mer, le pomerol, les souvenirs de son enfance, la vidéo (la plus grande invention depuis l'aspirine), les voitures miniatures, les timbres-poste, la tranquillité autant que les nuits blanches, et, par-dessus tout, sa famille et ses amis. En dépit de son succès, il avait su rester simple et se tenir à l'écart des mondanités parisiennes. Il resta indifférent aux éloges et aux blâmes des critiques. Il affirmait ne pas lire les œuvres de ses contemporains, leur préférant G.K. Chesterton et Lewis Carroll, son écrivain fétiche qu'il connaissait presque par cœur, qu'il cita souvent dans les épigraphes de ses livres, *"Alice au pays des merveilles"* étant son livre de chevet, avec *"Cinquante mille dollars"*, le recueil de nouvelles d'Hemingway, dont il disait que c'était tout ce dont un écrivain a besoin pour bien.

Il révéla : *«J'ai toujours eu envie de raconter des histoires. Mais je ne mens jamais car j'ai été élevé chez les jésuites ; on apprend qu'il ne faut pas mentir pour arriver à quelque chose : c'est inefficace. Je ne mens pas par morale mais par souci d'efficacité...»* Quand on lui demanda comment il procédait pour composer ses œuvres, il révéla : *«Je ne fais jamais de plan. Jamais. Je ne pense même pas vraiment à l'histoire, c'est plutôt une sorte de vague à l'âme qui me prend, et il y a des bribes qui viennent, puis des phrases. Je me dis : "Tiens, ce serait marrant si je mettais ça"... jusqu'à ce que j'écrive. Mais je ne note jamais ces phrases.»* (interview à "Nuit blanche"). Il put encore dire : *«L'écriture vous porte... Une fois que j'ai la musique des personnages, ils font ce qu'ils veulent.»*

Romancier, scénariste, réalisateur, il alterna littérature et cinéma, selon son humeur, sachant s'octroyer, parfois, quelques années de silence méritées. Ce Méridional avoua : *«Je suis plutôt du genre pas trop vite le matin et doucement le soir !»* Il avait besoin de se concentrer dans la solitude, et de suivre son propre rythme.

Il fut d'abord un auteur de romans policiers, qui, selon la spécialiste de ce genre Stéphanie Dulout, fut *«très influencé par les inventions virtuoses de Boileau-Narcejac»*, et *«joua à son tour sur les possibilités multiples qu'offre le roman policier. Il tenta notamment, en concentrant sur un seul personnage les fonctions clés de l'intrigue, d'intensifier la tension psychologique et le drame.»*

Au sujet de ses personnages, il indiqua : *«Si j'aborde dans mes livres certaines choses que je pense sur la société, cela me vient vraiment des personnages. Tout ce qui m'intéresse, c'est humain, ce n'est jamais idéologique. C'est pourquoi après "Compartiment tueurs", mes romans s'écartèrent de plus en plus du policier pour aller vers le roman psychologique où il n'y a plus vraiment d'intrigue policière. Je pouvais dire des choses à travers des personnages qui sont confrontés à une aventure qui les dépasse. Plutôt que de prendre des policiers qui voient des meurtres tous les jours, autant prendre un personnage comme vous et moi qui est confronté à un meurtre ou à une histoire dans laquelle il ne devait pas être. J'aime les personnages qui sont dépassés par les événements et qui, finalement, gagnent sur les événements. C'est d'autant plus intéressant quand c'est une héroïne, qu'on croit plus vulnérable, en tout cas plus fragile physiquement que les hommes, et qui est protégée par le lecteur qui a peur pour elle plus que pour un héros masculin.»* ("Le devoir", 22 novembre 1986).

Selon une autre spécialiste, Sylvie Rozé, il aurait choisi l'intrigue policière, parce qu'elle satisfaisait le *«goût de l'insolite»* qu'il avait exprimé en tant que publicitaire (il disait que, dans ce domaine, *«ce qui compte, c'est d'en mettre un coup dans l'imagination»*), qu'il y manifesta surtout *«la volonté de démonter les modèles du genre»*, *«de subvertir la logique narrative pour remettre en jeu la maîtrise du lecteur»*.

Même si son tableau de la société est non idéologique, il confia : *«J'ai choisi d'écrire des histoires policières parce qu'elles sont un alibi commode pour dire ce dont, par nature, je ne voudrais parler qu'à voix basse ; un prétexte pour faire passer d'autres choses plus réfléchies, plus sensibles. Et c'est encore le meilleur cadre, le meilleur moyen d'intéresser un vaste public»*.

Vrai romancier, il fut, selon François Gonnet, en quête permanente d'un *«équilibre entre la technique du roman policier efficace et la pure sensibilité littéraire»* (France-Inter), racontant des histoires

passionnelles mêlées à une intrigue criminelle savante, refusant le cloisonnement des genres pour affirmer qu'il n'y a que de bons et de mauvais romans. Se montrant astucieux, amusant, tendrement anarchiste, il fut un maître de la narration, «un virtuose des jeux de narration et de perspectives» (Yves Reuter), un habile «*conteur d'histoires où la mécanique se dérègle*», comme il se définit lui-même. Il aima (comme Lewis Carroll) entraîner les gens dans un labyrinthe («*Parce que, quand je les y entraîne, je les possède et ils adorent ça*»). Il créa toute une série d'intrigues complexes, petits chefs-d'oeuvre d'horlogerie fine, et pourtant parfaitement plausibles, des drames psychologiques finement ciselés, où alternent humour et émotion. Il tissa des fictions aussi tarabiscotées qu'évidentes, des constructions narratives d'une savante architecture, sa force étant, aux yeux de Gilles Pudlowski, «cette construction maligne qui s'apparente au jeu de Meccano, chaque pièce s'emboîtant l'une dans l'autre» ("Le point" n° 989). Renaud Matignon constata : «Il y a dans le roman de Japrisot un tel foisonnement d'intrigues, comme dans la littérature picaresque où chaque personnage raconte un univers, une telle générosité d'invention, une telle émotion, pour tout dire un tel talent, qu'on y trouverait dix films». ("Le Figaro"). Pour Michèle Gazier, «il abolit les conventions de la fiction, et nous nous retrouvons pris au piège d'un récit que l'on voit, entend, sent, respire. Un récit aussi dense que la vie même, aussi plein d'images, de couleurs et d'ombres.» ("Télérama", 2 octobre 1991).

Il eut une langue simple (pour Michèle Gazier, il «fait sauter le vernis des mots» ["Télérama", 2 octobre 1991]), concise, mais, selon l'auteur de romans policiers Jean-François Coatmeur, «très travaillée, tout en gardant la souplesse éthérée du premier jet» ("813" no 85-86). Léger, très brillant, il cisela la phrase avec un plaisir évident. Pour Gilles Pudlowski, son écriture est «d'apparence simple, rythmée, étonnamment phonétique, charmeusement musicale» ("Le point" n° 989).

Lui, qui affirmait «*la seule langue que je comprends, en dehors du français, est celle des images*», qui reconnut : «*Je suis fou de cinéma ; je suis né avec des yeux, ce que j'écris est visuel et je n'aime que ça, que le comportement, pas l'analyse. C'est bête mais je suis né surtout avec une main, celle qui tient le crayon*», écrivit des romans très visuels, presque écrits comme des scénarios, dont beaucoup furent portés à l'écran, mais il participa peu à leur adaptation, estimant : «*C'est très bien parce qu'il vaut mieux, quand votre enfant se marie, ne pas habiter chez lui*». D'autre part, il écrivit aussi des scénarios, dont la plupart, après avoir été des films à succès, sont devenus des livres. Il regretta : «*Je ne peux pas faire les deux métiers en même temps, écrire un roman ou un scénario, car ça ne demande pas la même imagination. Mais en général, ce qui tient pareillement dans un roman et dans un film c'est le dialogue : dans "Compartiment tueurs", Costa-Gavras avait découpé les dialogues du livre et les avait collés sur son scénario. J'ai lu, et ma foi, ça se tenait bien ; pourtant la construction du film est très différente de celle du livre même si on croit que c'est la même chose.*» (interview à "Nuit blanche").

Même dans ses romans à suspense, l'étude des personnages prenait la première place. Dépassant chaque fois le cadre d'une intrigue policière menée avec toute la rigueur du genre, il livra des drames psychologiques passionnants, où l'insolite, l'humour et l'émotion alternent pour le plus grand plaisir du lecteur, et pour lesquels il créa des personnages à la complexité très humaine, très attachants et qu'il dorlotait comme bien peu d'auteurs de «polars» le font, faisant pleuvoir sur eux les pires malheurs mais ne les laissant jamais sans un ami ou une amie sur qui ils pouvaient compter à la vie à la mort, des amis comme seuls les enfants ou les adolescents en ont. Selon Sylvie Rozé, les héros sont «obligés de reconstruire leur identité en confondant progressivement les rôles de l'enquêteur, du témoin, de la victime et de l'assassin, au risque d'être eux-mêmes condamnés ou de perdre la raison.»

Ces personnages sont souvent des héroïnes que, d'une façon générale, il réussissait très bien : d'inoubliables entêtées qui ont perdu quelque chose, qui sont patientes et fidèles comme personne, qui arrivent toujours à leurs fins. Pour André Vanoncini : «Les héroïnes de Japrisot, à travers l'enquête et le crime, cherchent à atteindre et à articuler leur identité profonde, fût-ce au prix de l'autodestruction.» ("Le roman policier"). Comme on lui fit remarquer qu'elles appuient facilement sur la détente, il confessa : «*Chaque écrivain a une symbolique, une chose qu'il place dans son écriture et qui est une ouverture sur sa profondeur. Quand on échappe au roman d'analyse, il n'y a plus que la symbolique pour faire comprendre : "Attention, je suis en train de parler de moi". Cette symbolique*

finit par être une sorte de détail récurrent. Est-ce que je me projette tellement dans mes héroïnes que j'ai besoin d'avoir mon sexe masculin, sinon je perds la boule? C'est peut-être plus psychanalytique que je ne le croyais.»

Il reconnut par ailleurs : «*Je crois qu'il y a quelque chose qui ressemble à la séduction dans l'écriture. Je veux être aimé. Voilà, le grand mot est lâché.*»

Il reçut ces éloges de collègues qu'il ne lisait pas:

- Thomas Narcejac : «*Quand un auteur dispose ainsi des nerfs de son lecteur et sait unir les ressources de la tragédie et les subtilités du roman de mystère, aucun doute, c'est le premier parmi les grands...*» ("Le grand livre du mois", décembre 1991).

- Françoise Giroud : «*C'est un mécanicien diabolique. Il emboîte, il déboîte, il visse, il dévisse, il manipule son Meccano et vous surprend jusque dans ses dernières pages. C'est son truc, il y excelle. D'autre part, c'est un écrivain. La combinaison des deux n'est pas courante.*» ("Le journal du dimanche, 13 octobre 1991).

- Thierry Jonquet : «*J'admire Sébastien Japrisot. Ses constructions abstraites, rigoureuses, implacablement rationnelles et pourtant totalement folles, me laissent admiratif. Japrisot est sans doute un joueur d'échec très doué. "Mygale" a été influencé par "Piège pour Cendrillon", qui était un livre très construit, avec une logique folle. Japrisot m'impressionne beaucoup !*» ("La bête et la belle", "La bibliothèque Gallimard n° 12", 1998).

- Jean-Christophe Grangé : «*Pour moi, c'était vraiment un maître absolu, un auteur qui avait à la fois son univers policier et son univers stylistique. Il avait ce talent d'associer à la fois des intrigues très particulières toujours avec des angoisses sur l'identité, sur un noyau central qui était vertigineux, d'une complexité, qui se resserrait au niveau de l'enquête.*» (France Info, mars 2003).

- Emmanuel Carrère : «*Cet inventeur de fictions aussi tarabiscotées qu'évidentes était aussi un styliste. Il y a chez lui des attaques, des rapidités, des détentes, une musique facile et savante qui sent souvent le Midi mais jamais l'ersatz de pagnolade.*» ("Le nouvel observateur", 22 mai 2003).

Il fut aussi apprécié de la critique que du public, dont la ferveur, depuis son tout premier livre, ne le quitta jamais. Ses romans, recommandés par l'Éducation nationale, figurent dans les programmes scolaires.

Traduit dans de nombreux pays (Europe, États-Unis, Japon, pays de l'Est...), tenu parfois pour le plus anglo-saxon des écrivains français, il fut l'un des plus traduits et des plus lus à l'étranger.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)